

comme Virgile avait doublé les six chants de Lucrèce est bien plus contourné, et à tout prendre, moins convaincant, que l'idée plus simple d'une *Pharsale* en douze chants répondant directement à l'*Énéide*. Au reste, certains rapprochements avec Lucrèce sont un peu forcés, et relèvent davantage de l'artifice métaphorico-rhétorique que de la mise en évidence réelle d'une inspiration intertextuelle (par ex., p. 181). En outre, l'hypothèse selon laquelle le placement au chant V de la scène de consultation oraculaire de Sextus Pompée plaiderait en faveur de la centralité de ce chant par analogie avec le chant VI de l'*Énéide* est spéculative, car la catabase virgilienne a un autre correspondant dans la consultation d'Erichtho au chant VI, ce qui peut aussi bien plaider en faveur des douze chants : l'argument est donc réversible. Mais globalement, on peut se demander ce que vaut cet argument de pseudo-centralité structurelle quand on voit qu'un poète aussi virgilien que Silius Italicus a allègrement placé sa *Nekyia*... au chant XIII sur XVII des *Punica*. Quant aux conclusions que tire l'auteur du rapprochement entre la longueur exceptionnelle du chant V de Lucrèce et celle du chant IX de la *Pharsale* pour en inférer que ce dernier devait être forcément l'avant-dernier de l'épopée, je laisse le lecteur apprécier la valeur de l'argument. Plus gênant encore, L. Fratantuono se rallie, sans la moindre discussion, à la thèse – récemment défendue il est vrai par certains universitaires anglo-saxons amateurs de paradoxe provocateur – selon laquelle la *Pharsale* ne serait pas inachevée, mais aurait été délibérément terminée par son auteur là où se termine le texte que nous avons, c'est-à-dire par une fin « en queue de poisson » (à partir de quoi il tire une cascade de conclusions interprétatives sur la longueur écourtée de ce chant et sur les prétendues suggestions de la scène « finale »). Quoi que l'on pense de cette théorie, le plus fâcheux, répétons-le, est que cette hypothèse est ici posée comme allant de soi, sans le moindre argument sérieux (on ne saurait invoquer comme précédent la fin de l'*Énéide* qui, pour abrupte qu'elle soit, est tout sauf une fin suspensive « en queue de poisson », idée typiquement moderne). Toutes ces pétitions de principe et ces sophismes sur le plan structurel affaiblissent quelque peu la force de conviction d'une étude qui comporte par ailleurs, on l'a dit, une foule de réflexions stimulantes. François RIPOLL

Antony AUGOUSTAKIS (Ed.), *Flavian Poetry and its Greek Past*. Leyde – Boston, Brill, 2014. 1 vol. 453 p. (MNEMOSYNE SUPPLEMENTS, 366). Prix : 161 € (Relié). ISBN 978-90-04-26648-3.

Ce recueil, issu d'un colloque tenu à Delphes en juillet 2012, réunit dix-neuf communications centrées sur la poésie latine d'époque flavienne dans ses rapports intertextuels avec ses sources et modèles grecs. À côté de spécialistes connus de la période, comme M. Fucecchi et F. Bessone, figurent nombre de jeunes chercheurs dont la présence illustre bien la vitalité des études flaviennes. La dominante géographique est italo-anglo-saxonne, ce qui reflète aussi une réalité de ces études, même si la présence de quelques universitaires hellènes vient nuancer le tableau ; cependant, la recherche française, qui n'est pourtant pas inexistante dans ce domaine, n'est pas représentée. Conformément à l'usage de l'éditeur, les communications sont en anglais. Une biographie des auteurs précède la liste des éditions utilisées et l'introduction de l'éditeur, et une bibliographie générale, un *index nominum* et un *index*

*locorum* clôturent l'ouvrage. Celui-ci est divisé en cinq parties en fonction des auteurs du corpus. La première se limite à une communication d'A. Sacerdoti (« Scenes of Sleeplessness in Flavian Poetry »), qui dresse un classement typologique des scènes d'insomnie (ou du moins certaines d'entre elles, car le corpus n'est pas tout à fait exhaustif) dans l'ensemble des épopées flaviennes, en parallèle avec le thème de la veille laborieuse du poète dans les *Silves*. Suit une importante section de sept articles sur les *Argonautiques* de Valérius Flaccus, qui sont actuellement la plus étudiée des épopées flaviennes. D. Krasne (« When the Argo Met the Argo: Poetic Destruction in Valerius' *Argonautica* ») étudie d'un point de vue métapoétique le thème de la construction de l'Argo et de sa destruction partielle par les Symplégades, dans laquelle l'auteur voit une allégorie de la guerre civile qui minerait le poème de l'intérieur. Cr. Castelletti (« Aratus and the Aratean Tradition in Valerius' *Argonautica* ») traque avec une subtilité digne de Sherlock Holmes les acrostiches dissimulés dans le texte de Valérius. S. Finkmann (« Collective Speech and Silence in the *Argonautica* of Apollonius and Valerius ») passe en revue les passages de discours ou de silence collectifs dans les deux épopées argonautiques pour mettre notamment en relief leur contribution à la caractérisation des personnages. M. van der Schuur étudie la réinterprétation par Valérius, dans la scène des funérailles d'Idmon et de Tiphys, de ses modèles directs (Apollonios) et indirects (mort de Misène et Palinure dans l'*Énéide*) ; il montre notamment comment le poète flavien restructure le récit d'Apollonios tout en critiquant et corrigeant implicitement les aspects problématiques de la version virgilienne. C. Seal (« Civil War and the Apollonian Model in Valerius' *Argonautica* ») revient sur le thème de la guerre civile dans les *Argonautiques* en s'efforçant de le relier par une chaîne causale au motif de la première navigation. D. Galli (« Dionysius Scytobrachion's *Argonautica* and Valerius ») reprend la démonstration (déjà développée dans des articles antérieurs) d'une influence directe (plutôt que médiatisée par Diodore de Sicile) du mythographe grec sur Valérius à l'origine de certains écarts par rapport à la version d'Apollonios. I. Mitoussi (« Valerius' *Argonautica* as an Ideological Epic of the Flavian Era ») développe une interprétation politique ouvertement pro-flavienne des *Argonautiques* dans leur ensemble. La troisième section comporte trois études sur Stace. J. Soerink (« Tragic/Epic: Statius' *Thebaid* and Euripides' *Hypsipyle* ») démontre l'influence de cette tragédie (partiellement perdue) d'Euripide dans la genèse de l'épopée stacienne. J.-M. Hulls (« Greek Author, Greek Past: Statius, Athens and the Tragic Self ») insiste sur la romanisation des modèles grecs chez Stace, tant du point de vue autoréférentiel du poète lui-même (qui met davantage en avant le versant latin de son identité dans les *Silves*) qu'au niveau du traitement de certains thèmes dans la *Thébaïde*. Cette réflexion sur l'identité gréco-latine de Stace est complétée, nuancée et affinée par l'article de F. Bessone (« *Polis, Court, Empire: Greek Culture, Roman Society and the System of Genres in Statius' Poetry* »), centré sur les *Silves* : l'auteur y analyse la stratégie de valorisation de la poésie de circonstance articulée sur le motif du poète latin reconnu « citoyen d'honneur » dans le monde grec, et sur la fusion de diverses figures du poète (*uates* et *poeta*, Orphée et Amphion). La section stacienne s'achève avec l'article de P. Sfyroeras sur l'*Achilléide* (« Like Purple on Ivory: A Homeric Simile in Statius' *Achilleid* »), consacré à une étude méticuleuse d'une comparaison axée sur le teint rougissant d'Achille dans ses rapports avec l'intertexte homérique et les

suggestions qui en découlent. Les *Punica* de Silius Italicus font l'objet de quatre articles. E. Karakasis (« Homeric Reception in Flavian Epic: Intertextual Characterization in *Punica* 7 ») met en évidence la façon dont les modèles intertextuels (homériques, virgiliens et lucaniens) mobilisés à propos d'Hannibal et de Fabius, avec leur combinaison complexe, contribuent à la caractérisation des personnages. R.J. Littlewood (« Loyalty and the Lyre: Constructions of *Fides* in Hannibal's Capuan Banquets ») se penche sur le chant XI des *Punica* pour y souligner l'importance du thème de la *fides* en un double sens : la loyauté (en liaison avec l'éthique de l'hospitalité) et la lyre (à travers le chant de Teuthras). M. van der Keur (« *Meruit deus esse uideri*: Silius' Homer in *Punica* 13 ») examine, à travers la *Nekyia* de Scipion, les modalités de l'hommage à Homère et son infléchissement vers une revendication par Silius du statut d'Homère latin. Enfin, M. Fucecchi (« The Philosophy of Power: Greek Literary Tradition and Silius' *On Kingship* ») développe (dans la continuité des travaux de R. Marks) une interprétation politique des *Punica* comme préfiguration positive du régime impérial à partir de la figure de Scipion, articulée sur une image revalorisée d'Alexandre le Grand. Trois contributions sur Martial forment la cinquième et dernière partie. M. Neger (« Martial and the Greek Epigrammatic Tradition ») montre comment Martial, tout en citant assez peu ses prédécesseurs grecs, les utilise allusivement dans une perspective d'auto-définition littéraire. R. Cowan (« Fingering Cestos: Martial's Catullus' Callimachus ») s'intéresse aux jeux d'allusions indirectes de Martial à ses modèles grecs, et notamment Callimaque, par l'intermédiaire de références à Catulle (« window allusions »), pour mettre en évidence la complexité du « callimachéisme » de Martial. C'est enfin le motif du « livre qui parle » qui fait l'objet du dernier article de A. M. Loio (« Inheriting Speech: Talking Books Come to Flavian Rome »). Du point de vue qualitatif, l'ensemble est un peu inégal. Certaines contributions brillent par leur richesse et leur finesse (F. Bessone et R. Cowan méritent une mention particulière). Si certaines ont le mérite d'explorer des problématiques sortant des sentiers battus (Cr. Castelletti), d'autres montrent, à l'inverse, que la bonne vieille *Quellenforschung* a encore du nouveau à nous apporter (D. Galli, L. Soerink). L'étude intertextuelle de passages précis donne toujours lieu à des démonstrations intéressantes (M. van der Schuur, P. Sfyroeras *et al.*). Les contributions à dominante typologique et taxinomique laissent en revanche souvent le lecteur sur sa faim, faute de permettre des analyses approfondies. Enfin, on reste perplexe devant certaines communications sur Valérius développant des lectures à tendance allégorique (de type métopoétique ou politique) entièrement fondées sur des pétitions de principe, et où l'affirmation remplace la démonstration. François RIPOLL

Olivier DEVILLERS (Ed.), *Autour de Pline le Jeune. En hommage à Nicole Méthy*. Bordeaux, Ausonius, 2015. 1 vol. 321 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 74). Prix : 25 €. ISBN 978-2-3561-3132-4.

Le présent ouvrage, édité en hommage à Nicole Méthy, regroupe vingt articles centrés sur l'œuvre et l'époque de Pline le Jeune. La principale contributrice en est N. Méthy elle-même, dont on pourra retrouver trois études déjà publiées mais devenues difficiles d'accès : une analyse de l'évolution de la perception des nations vain-